

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13
FAX (1) 43.31.19.83
CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1667 - 5 mars 1992 - 5,50 F

D 1667 EL SALVADOR: CONDAMNATION DE DEUX DES ASSASSINS DES JÉSUITES

Au terme du procès public, le 28 septembre 1991, des huit militaires accusés de l'assassinat de six jésuites et de deux femmes, six avaient été acquittés et deux reconnus coupables (cf. DIAL D 1634). Etrangement, il a fallu attendre jusqu'en fin janvier 1992 - après la signature de l'accord de paix du 16 janvier entre le gouvernement et la guérilla (cf. DIAL D 1660), et après l'adoption de la loi d'amnistie du 24 janvier - pour apprendre publiquement la condamnation à trente ans d'emprisonnement du colonel Benavides et du lieutenant Mendoza, reconnus coupables par la justice quatre mois plus tôt...

Dans le récit ci-dessous, tiré de **Carta a las Iglesias** du 16-31 décembre 1991, un jésuite présent au procès de septembre raconte ce qu'il a vu et ressenti face aux huit accusés.

Note DIAL

IMAGES DU PROCÈS

26 septembre 1991. Premier jour du jugement des militaires qui ont tué six prêtres et deux femmes voici bientôt deux ans. Je suis entré dans la salle du tribunal de la Cour suprême. Soudain, comme une bouffée de chaleur, j'ai reçu en plein visage le spectacle des huit militaires assis en face de nous. La salle du tribunal était partagée en trois parties: une pour les familles des militaires, une pour les observateurs internationaux et la troisième pour les amis des jésuites. Durant la matinée, après le choix des jurés, les assistants du juge sont passés à la lecture de l'acte d'accusation. Face à nous, il y avait une grosse pile de dossiers.

Le plus pesant pour moi était la présence des militaires. Leurs visages étaient comme vides, leurs regards sans cesse en mouvement, incapables de se fixer sur quoi que ce soit. Que se passait-il dans leurs têtes quand ils écoutaient la chronologie d'épouvante des événements. Que pouvait-il bien se passer dans la tête de leurs épouses et des membres de leur famille?

La première journée du procès a donc commencé. L'arrogance dont faisaient preuve les militaires m'a heurté. Leurs supérieurs et autres conseillers les avaient certainement préparés à cette séance. Ils ne manifestaient aucun signe d'humanité. Vraiment, ils étaient entraînés à ne pas penser, à ne pas manifester de sentiments, à ne pas faire preuve de la moindre émotion, une quelconque contrition par exemple, car ce serait par trop compromettant.

Sans doute leur a-t-on appris à penser ainsi: la seule chose que vous devez faire, c'est de répéter "Nous avons agi sur ordre, nous n'avons fait que notre devoir". Derrière les huit militaires, une pancarte faite par eux affichait:

"La justice populaire du FMLN a passé sur des espions. Vaincre ou mourir. FMLN." Sous la pancarte se trouvaient deux des mitraillettes à forte puissance de feu qui avaient été utilisées deux ans auparavant (1). Que se passait-il dans leurs têtes tandis que l'assistant du juge énumérait les détails des assassinats? Comment avaient-ils utilisé les mitraillettes déposées tout près aujourd'hui, derrière eux? "Nous avons fait ce qu'on nous a dit de faire. Nous étions couverts par nos supérieurs."

L'assistant lisait témoignage sur témoignage: comment ces militaires étaient entrés dans la résidence des jésuites, comment ils s'étaient enquis du recteur de l'Université. La nuit fatidique avait commencé. Nous écoutions la lecture des innombrables détails de ce qui s'était passé le 16 novembre 1989. Peut-être ces huit militaires riaient-ils en eux-mêmes en rectifiant secrètement: "Ça ne s'est pas vraiment passé comme ça. S'ils savaient... Mais ils ne sauront jamais la vérité."

Il y avait une opération à mener cette nuit-là, à un moment de crise grave du pays. Et voilà qu'aujourd'hui ils étaient assis là, victimes propitiatoires de ceux qui les avaient embarqués dans leur machination. Leurs regards étaient tournés vers le mur d'en face. Ils n'étaient connectés à rien de vivant, peut-être même n'entendaient-ils pas ce qu'on était en train de lire. C'était la meilleure façon de ne manifester aucune émotion ou réaction. Que penserait le monde s'ils laissaient voir leur haine des jésuites qu'ils avaient tués? Le vol de la montre et de l'argent ne leur avait aucunement fait problème, puisque c'est chose normale dans ce genre d'opération. Tout le monde fait ça. Mais voilà que, sous la pression internationale, on monte en épingle un comportement somme toute ordinaire.

Après quelques heures passées à rester blêmes comme des statues, les huit militaires ont commencé à broncher quelque peu. Finalement c'était le signe qu'ils respiraient et qu'ils étaient vivants. Ils étaient des gens entraînés à tuer, pas à s'interroger ni à penser, puisqu'ils ne faisaient qu'obéir aux ordres. Mieux vaut pour nous rechercher la justice du côté des commanditaires du crime.

Si ces huit militaires avaient écouté leur pasteur, Mgr Romero, qui avait ordonné aux militaires de cesser les tueries insensées et de mettre fin à la répression, ils ne seraient pas aujourd'hui dans cette salle de tribunal à répondre de leurs crimes. Mais les puissants avaient très habilement cherché à passer sous silence ce message de Mgr Romero. Aujourd'hui, dans cette salle, nombreux étaient ceux qui se souvenaient du message de paix de l'archevêque.

Durant l'après-midi, la lecture des autres détails du massacre a continué. La sueur a commencé à perler sur les visages des huit militaires. Ils n'étaient pas préparés à une telle litanie: ils ne parvenaient plus à contrôler ce signe de leur fragilité. Ils étaient pourtant entraînés à n'être jamais, au grand jamais vulnérables ou faibles.

L'assistant du juge a continué la lecture du déroulement des faits en évoquant la question de l'officier avant l'opération: "*Qui sait manier ce type de mitraillette?* (Cette fois elle est brandie comme preuve devant le tribunal.) *Un militaire appelé Grimaldi a répondu cette nuit-là qu'il savait s'en servir.*" Que pouvait-il bien se passer dans la tête de Grimaldi, assis dans cette salle en face de nous? Sur son visage, il n'y avait qu'un masque de satisfaction et de victoire. Il était difficile d'imaginer un tel orgueil et une telle arrogance. Mais c'était précisément le message que ces personnages voulaient faire passer au monde entier. Quelques-unes des personnes présentes attendaient une expression de honte et de repentir. C'est tout le contraire qui se produisait. Cependant, que pouvait-il bien se passer derrière ces masques de puissance et de raideur?

Une machine à tuer qui justifie ensuite ce qu'elle a fait. Ces huit militaires n'ont fait montre d'aucune faiblesse. Ils étaient convaincus, par la grâce des autres soldats et de leurs officiers, qu'ils étaient aujourd'hui des héros. Attitude qui deviendrait tout à fait claire dans les jours suivants, quand les membres de leurs familles protesteront devant la Cour suprême avec des banderoles sur lesquelles on lirait: "Quels militaires vont défendre leur pays lors de la prochaine offensive?". L'armée entendait justifier le massacre au nom du bien-être du pays. Ainsi a-t-elle agi, en tant qu'armée de l'oligarchie, durant de nombreuses années.

Par-delà tous ces masques de mort, là devant nous, voici qu'un autre visage paraissait. Un visage bien différent de ceux des huit militaires, le visage d'un homme humilié et blessé: "Beaucoup en étaient épouvantés tant son aspect était défiguré, il n'avait plus d'apparence humaine" (Isaïe 52,14). C'est ce visage du Serviteur souffrant qui a uni ceux des six jésuites et des deux femmes. Les hélicoptères, les mitrailleuses et autres harnachements sophistiqués de destruction donnaient bien souvent l'illusion d'une marche à la victoire finale. Ce n'est pas là, et de loin, la méthode du Serviteur souffrant d'Isaïe, de Jésus de Nazareth, des six jésuites et des deux femmes assassinés par un monstre qui est la créature d'un système militaire. Un système qui, normalement, ne montre jamais le bout de son nez ni ne veut être identifié car il préfère se cacher derrière un édifice respectable.

Ellacuría a répété sans cesse qu'une solution militaire au conflit en El Salvador ne conduirait jamais à la paix. Il n'a cependant jamais perçu vraiment de l'intérieur la réalité de ce monstre et la perversité intrinsèque d'un système qui a été capable de lui faire éclater le cerveau. Ces huit militaires, là devant nous, qui se sont servis des mitraillettes apparemment triomphantes, sont bien différents des six compagnons enterrés dans la chapelle de l'Université. Pour les jésuites ce n'était pas une tâche facile que d'oeuvrer dans le sens de la médiation, du service et de la réconciliation. Le pouvoir des mitraillettes à forte puissance de feu pouvait sembler beaucoup plus probant. Qu'est-ce qui a bien pu faire accepter à ces jésuites la mission du Serviteur souffrant et de Jésus?

La réponse se trouve probablement dans les événements des derniers jours. Plusieurs points considérés comme névralgiques viennent de faire l'objet d'un accord et d'être signés à New-York (2). Un cessez-le-feu est possible dès octobre (3). On peut voir dans ces progrès comme une résurrection des jésuites, d'Elba et de Celina. Un espoir, en particulier, pour tous ceux qui ont subi les effets d'une guerre cruelle durant toutes ces années. Aussi, en arrière-plan de ces huit militaires, y avait-il les visages d'Ellacuría, Martín Baró, Montes, López, Moreno, Joaquín López, Elba et Celina qui ont donné leur vie pour le peuple. Une telle victoire à long terme est plus forte et autrement décisive que le pouvoir et l'arrogance issus des chargeurs de mitraillettes fabriquées aux Etats-Unis.

Trois jours plus tard, le 28 septembre à 11 H du soir, notre communauté jésuite était réunie pour écouter le juge qui allait lire les conclusions du jury d'assises: "Non coupable... Non coupable..." Presque toutes négatives. Dans la salle, personne ne parla, pas un mot ne fut prononcé avant que tout fût terminé. Nous étions abasourdis, ahuris, révoltés. Nous cherchions à comprendre ce que cela voulait dire. Une colère passagère contre la plupart de ces militaires qui venaient d'être déclarés libres, alors qu'ils avaient reconnu avoir pris part aux assassinats.

Après un moment de réflexion, pourtant, quelqu'un expliqua que ce qui était en procès ces jours-ci, ce n'était pas seulement les actes de huit soldats, mais

d'abord une structure militaire et un système judiciaire. Ce soir-là, il était devenu pour nous évident qu'une vraie justice était impossible en El Salvador tant que demeureraient intactes les structures du pays. Tout le monde savait que ces hommes étaient coupables. Eux-mêmes avaient déclaré en déposition comment ils avaient tué nos frères jésuites.

Aucun des militaires qui étaient du Bataillon Atlacatl, les forces spéciales, n'a été déclaré coupable. Après tant et tant d'années de crimes atroces commis par cette unité militaire spécialisée contre les gens du peuple, rien n'est retenu contre eux aujourd'hui! Qu'on interroge les paysans de Chalatenango (4) et de Morazán (5) sur ce bataillon! L'image communément accolée au Bataillon Atlacatl est celle d'assassinats sauvages. Pourtant, à la face du monde, des membres de ce bataillon responsable de la tuerie du 16 novembre 1989 à l'Université, ont été reconnus innocents de l'éclatement des cerveaux des jésuites et de l'assassinat des deux femmes.

Qui a gagné et qui a perdu avec le verdict du 28 septembre? Nous avons tout lieu de croire que l'appareil militaire l'a fêté au Bataillon Atlacatl. Celui-ci avait de nouveau le feu vert et toute liberté de faire ce qu'il voulait, sans avoir à se préoccuper d'un éventuel châtement. Quant aux mères qui ont perdu leurs enfants tombés aux mains de ces assassins, aux épouses qui ont perdu leurs maris dans les mêmes conditions, aux paysans, aux pauvres et aux laissés-pour-compte de la société, ils ont tous dû ressentir une grande colère ce 28 septembre.

Peut-être qu'avec le temps le jugement sera vu comme un petit pas vers la paix. Combien de fois les paysans n'ont-ils pas témoigné devant des organisations internationales de droits de l'homme, en donnant tous les détails sur des massacres de villages entiers où des mères et des enfants ont été abattus comme des bêtes! Et que s'est-il passé?

Silence et aide militaire accrue pour El Salvador.

Silence et aide militaire. Au moins le massacre des jésuites ne s'est-il pas soldé par le silence, même s'il n'a pas débouché sur une vraie justice. Les autres innombrables cas d'abus militaires, par contre, sont toujours recouverts de silence. Là est la différence. Voilà une dizaine d'années que les organisations populaires demandent que les choses changent pour qu'une vraie justice existe dans le pays. Le système judiciaire ne marche pas. Les structures militaires doivent être modifiées. Tant que cela ne sera pas fait, la seule action efficace et logique des Etats-Unis devrait être l'interruption de l'aide militaire.

Peut-être que les Nord-Américains responsables verront mieux maintenant quelles sortes de structures les Etats-Unis ont financées en El Salvador depuis des années, et comment les Etats-Unis sont directement responsables de la mort des jésuites. Car c'était aussi la politique nord-américaine qui était jugée ces jours-ci: implicitement accusée, elle avait les mains tachées du sang des innocents. Il est apparu une nouvelle fois que, face aux mitraillettes, face à l'arrogance de l'armée et de l'oligarchie, seule vaut l'alternative des communautés rurales de réfugiés revenus au pays, des coopératives paysannes, des syndicalistes et de tous ceux qui se battent pour un monde plus juste.

Six des huit militaires ayant comparu ont été déclarés non coupables. Jésus a un autre comportement que celui des structures arrogantes. Le pouvoir de Dieu est autre. Pour ceux qui étaient présents dans la salle du tribunal, face à des militaires qui incarnaient un système de mort, c'est à l'évidence ce système qui était jugé en tant qu'il écrase tout effort du peuple pour devenir libre.

Nous voyons se produire dans le pays de petites avancées. Un nouvel El Salvador est en train de naître après tant de sang versé. L'espoir d'un cessez-le-feu se concrétise après tant d'années de guerre. Le temps est venu de la reconstruction et de la mise en place de nouvelles structures en faveur des populations pauvres. Il y a là bien des défis à relever et des obstacles à surmonter.

Quelque chose de nouveau est en train de naître. Les vies fauchées des six jésuites et des deux femmes n'y sont sans doute pas étrangères.

-
- (1) Pièces à conviction déposées sur une table (NdT).
 - (2) Cf. DIAL D 1640 (NdT).
 - (3) Il ne sera en fait décidé que le 31 décembre 1991. Cf. DIAL D 1652 (NdT).
 - (4) Quelque 600 paysans, femmes et enfants massacrés à la frontière El Salvador-Honduras, sur la rivière Sumpul, en juin 1980. Cf. DIAL D 636, 691 et 792 (NdT).
 - (5) Un millier de paysans, femmes et enfants massacrés à El Mozote en décembre 1981. Cf. DIAL D 765 (NdT).

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)